VIE
DU GÉNÉRAL
Louis – Marie - Joseph – Maximilien CAFFARELLI DU FALGA,

Membre associé de l'Institut National de France, de l'Institut d'Egypte et Général de Division du Génie,

Né au Falga, le 13 Février 1756,

Et Mort devant St.-Jean-d'Acre, le 8 Floréal, an VII.

Lue à la Séance de la 2e. Classe de l'Institut National, le 12 Messidor, an 9.

A PARIS,

Chez J. J. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins.

An X de la République.

1801.

ERRATA.

Page 13, *ligne* 20, Sourèze, *lisez* Sorèze.
Pag. 17, *lig*. 15, Roberson; *lisez* Robertzon.
Pag. 25, *l*. 10, Vasington; *lisez* Washington.



AUX INSTITUTEURS
DE LA JEUNESSE FRANÇAISE.

Si je livre à l'impression cet écrit, qui aurait à redouter, sous tant de rapports, la sévérité du Public, c'est dans le dessein de vous l'offrir, hommes estimables, auxquels sont confiées nos plus chères espérances, c'est dans le desir, que vous y trouviez quelques secours utiles pour les progrès de la morale. Je vous l'adresse, je vous le confie, avec une sorte de sécurité; car vous y trouverez du moins les images de la vertu. La mémoire de Caffarelli doit vous être chère. Personne plus que lui n'honora les fonctions touchantes auxquelles vous consacrez votre vie; il voulut s'y associer. Vous trouverez en lui un ami, vos élèves y trouveront un modèle. Puissent nos enfans être nourris dans la méditation de semblables exemples! Puissent-ils s'ac-

coutumer de bonne heure à répéter, avec transport, le nom de nos grands hommes ! Puissent-ils apprendre, à cette école, à associer les lumières aux vertus, et les sentimens publics à l'accomplissement de tous les devoirs qu'à consacrés la nature. Je n'ai pu que tracer la vie de Caffarelli ; c'est à vous qu'il appartient d'en faire l'élog3, et d'achever mon ouvrage ; ou plutôt vous aurez fait bien plus que moi. Il devra à votre zèle, la gloire dont il était le plus digne, celle d'avoir fait naître de nouvelles vertus, par l'exemple des siennes. Pour moi, je m'estimerai heureux, j'aurai vu s'accomplir le vœu le plus ardent de mon cœur, si j'ai pu, par mes efforts, seconder ceux que vous inspire l'amour des hommes, et concourir au bien que vous faites !

J^h^. M. DEGERANDO,

De l'Institut national, et de plusieurs autres Sociétés savantes nationales et étrangères.

VIE

DU GÉNÉRAL

CAFFARELLI DU FALGA,

Lue à la Séance de la Seconde Classe de l'Institut National, le 12 Messidor, an 9.

CITOYENS,

Il est dans la Nature Humaine certains caractères, qui, par leur grandeur et leur beauté, semblent faits pour présider à l'histoire morale de notre espèce; qui sont à la fois un sujet de méditation pour les philosophes, un motif de joie et d'espérance pour les amis de la vertu, une utile instruction pour tous les hommes; qui, ralliant à eux les individus de toutes les opinions et de toutes

les classes, semblent reproduire le type original et primitif de ce beau moral qu'ont dénaturé, en tant de manières, nos passions et nos systêmes. Placés, en quelque sorte, dans la carrière de la vie, comme ces signaux qu'une main prévoyante planta sur la cime des Alpes, leurs exemples indiquent de loin, au milieu des passages les plus difficiles, la route sûre du bien, et le sentier qui conduit au sommet de la vraie gloire.

Il est heureux pour ce siècle dont on a tant médit, de pouvoir opposer de semblables souvenirs à ses détracteurs. Il est glorieux pour la France de retrouver de telles images dans son sein, et de pouvoir les mettre en parallèle avec les grands hommes de l'antiquité. D'ailleurs, si c'est un devoir pour les amis de l'humanité, de recueillir avec un respect religieux

les traits d'une vie qui l'honore, ce devoir devient plus sacré dans une nation libre; où tous les citoyens, appelés également aux grandes actions, ont besoin de profiter des grands exemples; où l'émulation du bien doit être la seule et commune ambition des hommes; où l'amour de la vertu doit venir sans cesse alimenter l'amour de la patrie.

Quelqu'eussent été les circonstances, dans lesquelles il eût vécu, et la part qu'il eût prise aux évènemens de notre siècle, Caffarelli méritait déjà, à ce seul titre, que sa vie ne fût point perdue pour nous et pour la postérité; il eût fallu la tirer de l'obscurité, si le nom de Caffarelli eût été en effet inconnu au milieu de nous. Mais la reconnaissance publique qui éleva de glorieux monumens à Kléber et à Desaix, ne devait-elle pas aussi un

hommage solemnel à leur ami, à leur compagnon d'armes, à celui qui partagea leurs dangers, et fut leur émule en patriotisme comme en courage ? Mais l'histoire ne réclamait-elle pas le nom de Caffarelli, pour le placer au premier rang parmi nos héros, pour l'unir à ceux des auteurs de cette expédition mémorable, qui fut l'étonnement de l'Europe, et qui peut-être prépara des destinées nouvelles à l'Asie et à l'Afrique ? Mais les intérêts des lumières n'exigeaient-ils pas qu'on recueillit les pensées de cet esprit méditatif, qui recula les limites de plusieurs sciences, et porta dans toutes une méthode qui lui était propre ; qu'on rendit un juste hommage à ce philosophe modeste, qui fut le défenseur constant de toutes les vérités utiles aux hommes et honorables à notre nature ? Tel est en effet le caractère singulier qui distingue cette noble vie, qu'elle nous présente à la

fois les rapports les plus contraires en apparence, et que, sous chacun d'entr'eux, elle à un droit égal à notre admiration. Philosophe et guerrier, dans l'existence privée, dans les fonctions publiques, Caffarelli nous laisse un dépôt également précieux d'instructions et d'exemples; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces qualités diverses, qui trop souvent semblent incompatibles, n'étaient au contraire en lui que le simple développement de sa nature. Dévoué au bonheur des hommes, il n'était étranger à aucun moyen de les servir; et dans une seule vertu, l'amour du bien, il trouvait le principe de toutes les autres. Aussi, transporté tour-à-tour dans tant de situations différentes, il parut toujours le même homme; et dans les lieux qui le virent naître, remplis encore aujourd'hui du souvenir de ses bienfaits; et sur les rivages du Rhin et de

la Nahe, témoins de son intrépide courage; et dans les murs de cette Cité, dans cette enceinte même où sa sagesse recueillit des suffrages si distingués; et dans cette Egypte enfin, qui fut, hélas ! le théâtre de son héroïque dévouement et de ses derniers efforts. Par-tout de glorieux témoins s'élèvent pour lui rendre cet unanime hommage; nos législateurs, nos savans, nos soldats, la famille dont il fut le père, les malheureux dont il fut l'appui; que dirai-je encore ? les marques d'estime dont il fut comblé par un héros, dont la pensée semble habiter au milieu des images de tous les grands hommes de l'antiquité; le respect qu'il inspira même aux barbares, les pleurs de ses amis, ces pleurs qui, après deux ans ne sont point encore taries; enfin, et plus que tout le reste, ces écrits où son ame s'est peinte, ces actions si bien en harmonie avec les sentimens

de son ame, et dont l'ensemble équivaut peut-être au plus beau des livres.

C'est à vous, citoyens collègues, qu'il appartient de recueillir ce précieux héritage de ses pensées et de ses exemples; vous qui, en l'associant à vos travaux, voulûtes vous associer aussi au bien qu'il cherchait à faire; vous qui, constitués parmi nous les dépositaires des lumières utiles, ne pouvez remplir plus dignement votre mission, qu'en servant les intérêts de la morale. Vous demandiez à consacrer ces précieux souvenirs, et vous regrettez, sans doute, qu'on aie tardé si longtems à vous en présenter l'ensemble; mais ce retard involontaire, causé par la nécessité de réunir des données exactes sur le séjour de Caffarelli en Egypte, a eu du moins cet avantage, que, pendant l'intervalle qui s'est écoulé, chaque jour nous a donné

occasion de découvrir une belle action de plus, et de la tirer de l'obscurité où sa modestie l'avait ensevelie. Peut-être cet hommage tardif, prend-il, en quelque sorte, par cette circonstance même, le caractère des jugemens de la postérité. Heureux les hommes dont le souvenir, plusieurs années après leur mort, peut encore exciter l'enthousiasme ! Vous regretterez d'avantage encore que celui qui entreprend de retracer le tableau de la vie de Caffarelli, aie si peu de titres pour vous l'offrir, et de moyens pour le rendre digne du modèle. J'ai, d'ailleurs, le double désavantage de n'avoir point personnellement connu notre collègue, et de parler ici en présence de ses plus intimes amis. Pour bien peindre Caffarelli, c'est son ame surtout qu'il faudrait faire revivre, et ceux-là qui, dans un commerce intime en ont reçu les émanations, peuvent seuls

tenter de nous la rendre. Cependant, loin de vouloir enlever cette honorable tâche à ses amis, je n'ai voulu être ici que leur commun interprète. Placé, par un heureux concours de circonstances, au milieu de tous ceux qui ont approché Caffarelli (1), j'ai entendu ce concert unanime et touchant de témoignages qui lui sont universellement rendus; je l'ai entendu peut-être du point le plus favorable et le plus propice pour en recueillir l'ensemble. Les regrets de l'amitié sont le plus beau monument qui puisse conserver pour nous l'histoire de celui qui n'est plus; c'est ce monument que

(1) Ses estimables frères ont bien voulu m'envoyer des mémoires très-précieux, qui offrent le portrait de toutes ses vertus, et qui en donnent une belle preuve par les regrets touchans qu'ils inspirent. Une grande partie de cet écrit est leur ouvrage plutôt que le mien.

j'ai consulté; j'y ai trouvé empreinte l'image de ses vertus. Entièrement étranger au genre difficile des éloges académiques, je n'ai pas eu la prétention de m'y essayer. J'ai cru que cette espèce d'honneur que la vanité offre souvent à la fausse gloire, n'était pas même celui qui convenait à la mémoire de notre collègue. J'ai pensé qu'on recevrait peut-être, avec moins de défiance, un tableau tracé avec simplicité, par un homme qui a vécu trop loin de lui, pour avoir d'autre motif en le louant, que la persuasion produite par la réunion de tous les témoignages. S'il faut être placé très-près pour voir tous les détails; souvent pour voir juste, il convient de se trouver à une certaine distance. J'espère, d'ailleurs, que plus cet essai est étranger à toutes prétentions littéraires, mieux on y connaîtra le seul hommage rendu à la vérité par la droiture. Je

n'ai eu d'autre motif, d'autre but que celui de transmettre aux ames honnêtes, l'émotion salutaire et douce que ces images ont fait passer dans mon cœur; je me suis confié dans ces sentimens eux-mêmes, pour suppléer aux moyens qui me manquaient, ou du moins pour faire excuser aux amis du bien ce qui pourrait paraître téméraire dans cette entreprise.

Louis-Marie-Joseph-Maximilien Caffarelli, naquit le 13 février 1756, au Falga, canton de Saint-Félix, département de la Haute-Garonne. Ses parens, placés par leur naissance dans la classe privilégiée, se renfermèrent, par leurs goûts, dans la sphère des occupations rurales. Ils n'aspirèrent à d'autre distinction, qu'à celle de la vertu, et ils l'obtinrent. Ils unissaient dans les habitudes de leur vie, cette élévation de sentimens, et cette sim-

plicité de mœurs qui conviennent si bien l'une à l'autre. Cette paisible existence leur laissa le loisir de s'occuper en détail de l'éducation de leurs enfans, et ils en firent leur soin principal. Madame Caffarelli en resta bientôt seule chargée, par la mort de son époux; elle redoubla de zèle; très-instruite elle-même, elle commença à ouvrir ces jeunes esprits aux lumières de la raison; ses exemples et ses discours leur enseignèrent la vertu que son caractère leur faisait aimer. Caffarelli était persuadé qu'il devait beaucoup à l'influence que cette femme respectable avait exercée sur le premier âge de sa vie. Et qui ne sait, en effet, quelles traces profondes ces premières impressions laissent, presque toujours, sur la suite entière de notre existence! L'œil du philosophe voit l'homme renfermé d'avance dans l'enfant, comme celui du naturaliste voit la plante déjà

toute entière dans son germe. Caffarelli puisa de bonne heure dans le spectacle des occupations champêtres, le goût de tous les travaux utiles; les habitudes d'une vie simple et frugale fortifièrent son ame, dès son premier essor; le bonheur domestique dont il fut le témoin et dont il partagea les douceurs, nourrirent en lui ce vif attachement à sa famille, qui s'y développa par la suite d'une manière si généreuse; et peut-être le sentiment qu'il eut des heureux fruits qu'il avait retirés de cette éducation bienfaisante, contribua-t-il beaucoup à ce besoin qu'il éprouva toujours, pour perfectionner, à son tour, l'éducation des autres hommes.

Le jeune Caffarelli, quitta la maison paternelle pour entrer, avec ses frères, au collège de Sourèze; bientôt il s'y fit remarquer par ses progrès. Un homme de mérite, Delpaux, dirigeait alors

cette école qui a fourni, comme on sait, à la République, un grand nombre de sujets précieux; il pénétra bientôt les heureuses dispositions de Caffarelli, s'affectionna particulièrement à lui. Bezout, visitant ce collège, l'examina, et, surpris de sa pénétration, voulut l'attacher de suite au service de la Marine; sa mère qui le destinait à celui du Génie, refusa d'y souscrire. Son séjour, dans cette école, fut marqué par un trait de courage, qui donna dès-lors l'idée du caractère qu'il devait déployer un jour. Il subit, à douze ans, une opération cruelle, celle de la pierre, que l'état d'enfance dans lequel l'Art était alors, rendit encore plus douloureuse; il la supporta sans pousser un cri, sans laisser échapper une plainte. Ses suites lui laissèrent de longues souffrances; mais elles ne purent ni altérer son humeur, ni ralentir son ardeur pour le travail. C'est

ainsi qu'il formait, à la fois, sa raison à l'étude, et son ame à la patience; on voyait naître et se développer ensemble, le philosophe et le héros.

Envoyé à Paris, en 1774, pour s'y perfectionner dans les sciences mathématiques, il fut placé à l'école de Bertaut, reçut les leçons du citoyen Monge, et se montra digne de les entendre. Ce professeur, qui dès-lors distingua son caractère moral, autant que son application dans le travail, devint ensuite son ami, et donne aujourd'hui des larmes à sa mémoire. Cependant, Caffarelli ne se renferma point exclusivement dans cette étude. Il faisait des excursions fréquentes sur les territoires de la littérature, de la philosophie et de la morale. Un secret instinct de sa nature semblait lui dire que les sciences exactes, lorsqu'elles absorbent seules toute l'attention de

l'esprit, l'épuisent souvent par une habitude trop continuelle de l'analyse, et que, le fixant plus sur des signes que sur des idées, elles arrêtent le développement des facultés méditatrices; mais associées en lui à un heureux mélange d'études plus variées et plus riches de faits, elles reçurent, par ce rapprochement même, une utilité nouvelle. Les sciences morales donnaient du mouvement à ses idées, les sciences mathématiques les réglèrent. Celles-ci fortifièrent sa raison, pendant que celles-là nourrissaient sa curiosité et exaltaient sa pensée. Dès ce moment, il conçut le dessein de les assimiler par leurs méthodes, et de transporter dans les unes cette précision de langage, et cette rigueur de déduction dont les autres lui avaient présenté le modèle.

Admis à l'examen du Génie, Caffarelli fut envoyé à Mézières, dans l'école

l'école d'application qui y était établie pour ce service; il passa ensuite dans plusieurs garnisons; mais le changement de vie ne changea point les habitudes de son caractère. Il continua le plan d'études qu'il s'était formé; dans ces divers séjours, il se réserva constamment pour le suivre certaines heures de méditations et de silence. Il approfondit l'économie publique à l'école de Steward et de Smith, la science de l'entendement humain, à celle de LOCKE et de Condillac, la politique et le droit des nations dans Mably, Rousseau, Roberson. Il accompagnait toutes ces lectures de notes judicieuses; il résumait les faits, s'appropriait les idées, les rectifiait quelquefois, et toujours leur imprimait le caractère d'originalité qui distinguait son esprit. Pendant son séjour à Calais et à DUNKERQUE, il apprit la langue anglaise, et bientôt les poëtes et les

moralistes qu'elle mit en son pouvoir, firent ses plus chers délices. Il traduisit, en commun avec un de ses amis, le vicaire de Wackefield ; il affectionnait particulièrement Thompson , dont la poésie majestueuse semble n'être que l'hommage rendu, par l'imagination, à la sagesse, et l'harmonie sublime produite par l'accord des charmes de la vertu et des beautés de la nature. Il acquérait ainsi cette véritable fierté de la raison, cette véritable force de l'ame, qui ne sont que l'habitude des idées étendues et des affections sérieuses et profondes.

En se livrant à ces différens travaux, il n'y cherchait point cette variété qui plaît à la frivolité et à la paresse , et dont l'effet naturel est de distraire sans instruire ; il s'étudiait , au contraire , à saisir l'analogie de ces diverses connaissances, et il trouvait l'art de les lier entr'elles, dans le soin même qu'il

prenait de les approfondir. C'est à cette liaison systématique de ses idées, et aux nombreux rapprochemens sur lesquels il l'avait fondée, qu'il devait cette extrême fécondité d'apperçus qu'on remarquait en lui ; car la fécondité de nos idées n'est que dans la multitude des rapports qui les unissent. Ainsi, en satisfaisant cette extrême vivacité de son esprit, qui le dominait sans cesse, il faisait du moins en sorte qu'elle tournât à l'avantage de sa raison. La pensée dominante à laquelle il rapportait toutes les autres, était celle des progrès de la société et du bonheur des hommes ; elle devenait le commun anneau par lequel il rattachait l'étude de la morale à celle des autres connaissances. Aussi, ses deux livres favoris, ceux qu'il portait toujours avec lui, qu'il lisait d'une manière alternative, étaient Plutarque et Montesquieu. Ces deux auteurs étaient en

quelque sorte, pour lui, nécessaires l'un à l'autre. Le premier lui enseignait comment l'amour de la liberté s'unit au respect pour les lois, comment les vertus publiques naissent des vertus privées. Dans ces nobles images qu'il a tracées, il lui montrait, en quelque sorte, la philosophie en action, il lui présentait les modèles de sa vie, il le préparait à vouloir tout ce qui est grand, généreux et juste. Le second, liant entr'elles, par une chaîne hardie, toutes les vérités de l'histoire, lui faisait concevoir l'ensemble de ce vaste système, qui met les institutions des peuples en rapports avec leurs besoins, et fonde les travaux du législateur sur les bases fixées par la nature; il lui indiquait cette route majestueuse que la philosophie s'ouvre au milieu des problêmes politiques; il l'y entraînait à sa suite. Tous deux maintenaient à une égale hauteur ses sentimens et ses

idées, et le fixant constamment sur les grands intérêts de la société, lui apprenaient à en méditer les principes, ou à se dévouer pour les servir.

Les philosophes ne nous laissent guère dans leurs écrits que le résultat de leurs méditations; leur vie seule peut nous en dévoiler la suite et l'histoire. Cependant, s'il importe de recueillir les vérités qu'ils ont découvertes, il n'importe pas moins de savoir comment ils les ont obtenues, puisque leur exemple peut apprendre à en multiplier le nombre. C'est dans cette vue que j'ai réuni quelques détails sur la manière dont Caffarelli se comporta dans ses premières études : on observera aussi qu'il les fit presque seul, et qu'il fut à lui-même son guide, circonstance qui contribua sans doute beaucoup à lui donner dans sa manière de voir, cette originalité qui égare quelquefois,

mais qui toujours fait faire quelques pas en avant, et cette énergie qui est le privilège de l'homme accoutumé à penser d'après lui-même.

Il était remarquable, sans doute, de voir un jeune militaire, dans l'âge des plaisirs, placé sur une scène bruyante, et entouré de tant de séductions, se livrer à des occupations aussi sérieuses. Cependant, elles ne donnèrent rien de sauvage ou de brusque à son humeur; elles ne l'enlevèrent point au commerce de ses camarades et de ses amis. Il sut au contraire y répandre tous les charmes qui naissent de l'égalité du caractère, de l'affabilité, et de cet abandon naturel, qui obtient la confiance en la prévenant. Simple dans ses mœurs, s'oubliant toujours lui-même, il n'avait pas besoin d'efforts pour se plier aux goûts des autres. Une gaîté toujours soutenue animait

sa conversation. Cette gaîté, qui frappait tous ceux avec lesquels l'occasion le mit en rapport, étonne au premier moment, lorsqu'on pense qu'elle s'associait en lui à un esprit singulièrement méditatif. Cependant cette espèce de contraste s'explique par la grande vivacité qui l'animait, par la flexibilité dont ses facultés semblaient douées, et par cette liberté d'attention qu'il devait à une secrète conscience de ses propres forces. Car on peut observer que l'esprit n'est ordinairement esclave d'une suite d'idées, que par la crainte d'en manquer le terme, et qu'on a beaucoup plus de facilité à se répandre au-dehors, lorsqu'on ne porte le germe d'aucune inquiétude au fonds de soi-même.

Caffarelli s'acquit donc l'affection et l'estime de tous ses camarades, et de ceux-là même dont

les habitudes présentaient plus d'opposition avec les siennes. Dans le nombre il en trouva aussi, qui surent les goûter, les partagèrent et s'unirent à lui par les plus étroits rapports. L'un d'eux sur-tout, associé à ses sentimens comme à ses travaux, vécut avec lui dans une sorte de communauté absolue, partagea ses lectures, fût le témoin de toutes ses pensées. Il goûta dans ce commerce intime, tout ce que le sentiment de l'amitié a de plus moral, de plus généreux, de plus pur; et nous verrons par la suite combien il sut lui rester fidèle.

Cependant ce n'était point assez pour Caffarelli, de l'exercice de la pensée; son ame demandait à agir. Un grand spectacle avait fixé sur l'Amérique les régards de toutes les ames généreuses. Les Colons des États-Uunis avaient résolu de se soustraire

à l'oppression d'une avide et orgueilleuse Métropole; le nouveau monde donnait à l'ancien l'exemple du patriotisme et du courage. La politique, juste une fois, avait fait de leur cause celle de la France: par sa nature seule, elle était déjà celle de l'humanité toute entière. Que de motifs pour exciter le zèle de Caffarelli! Il voulut suivre Lafayette, voir Vasington, contempler les ouvrages de Penn. Sa demande fut rejetée; alors il jeta les yeux sur Gibraltar. Un de ses oncles, un de ses frères avaient été appelés à cette difficile, mais glorieuse entreprise; il brûlait de s'associer à leurs périls: il ne fut pas plus heureux. Mais une gloire d'une autre genre, lui était reservée; une gloire, moins éclatante aux yeux du vulgaire, plus précieuse aux yeux du philosophe, et sur-tout plus douce à son cœur, celle qui est attachée aux plus sublimes devoirs de

la piété filiale. Il accourut pour recueillir les dernirs soupirs d'une mère qu'il avait tendrement chérie, et à laquelle il devait beaucoup, puisqu'il lui devait l'amour de la vertu. Cette femme respectable enlevée à une famille nombreuse, pour laquelle seule elle avait vécu, semblait ne pouvoir soutenir seule tout le chagrin de ce dernier adieu. Dans cette heure cruelle, Caffarelli, par un effort sublime, parut triompher de sa douleur; il promit à sa mère de la remplacer sur la terre, il lui montra dans l'avenir qui l'attendait la récompense de ses vertus; encouragée par ses touchantes paroles, elle crut voir déjà se lever pour elle la douce aurore de l'immortalité; un rayon de joie brilla dans ses yeux au milieu des ombres du trépas; son ame sembla s'arrêter un instant à l'entrée de sa nouvelle existence, pour bénir le fils qui l'avait consolé, et lui léguer

avec ses devoirs, toutes les affections de son cœur.

Du Falga prouva bientôt en effet, qu'elles revivaient toutes en lui; resté l'aîné d'une famille de dix enfans, il s'en déclara le père. Héritier de plus de la moitié de la fortune, il rejeta un avantage que les lois lui assuraient, que la plus sévère délicatesse eut pu accepter, mais dont son cœur se trouvait offensé. Tel était le caractère de Caffarelli, que les actions généreuses étaient pour lui comme un besoin de sa nature; il lui fallait, en quelque sorte, une morale particulière; il ne lui suffisait pas d'avoir fait le bien; son ame ne pouvait se reposer que dans le meilleur. Il mit dont tout en commun, où plutôt, il se réserva pour sa part toutes les privations et toutes les fatigues; il trouva dans la modération de ses goûts, dans l'activité de sa vie,

le moyen de les supporter, sans se donner même le mérite apparent d'un sacrifice. Il pourvut à tous les besoins; il régla l'administration du patrimoine, il en accrut la valeur par de sages améliorations. Son zèle ne fut point encore satisfait par ces travaux. Il se composa, des habitans de son village, comme une seconde famille, qu'il dirigeait par ses conseils, qu'il s'attachait par ses bienfaits, et dont la confiance était comme un hommage rendu à ses vertus. Sur-tout il portait un tendre intérêt aux enfans, qui paraissaient avoir un besoin plus particulier de ses soins; il gémissait de voir à quel point leur éducation était négligée dans ces contrées; il s'affligeait de penser que les bienfaits de l'instruction et de la morale fussent si dépendans des jouissances de la fortune, et qu'il y eut une condition à laquelle fut, en quelque sorte, attachée

la privation de ces biens intellectuels, aussi nécessaires cependant à des êtres raisonnables et sensibles, que le sont à un être vivant la présence de l'air et la lumière du jour. Ces réflexions lui suggerèrent une entreprise grande par sa simplicité même. Surpassant encore le célèbre exemple qu'à donné en Prusse un Seigneur bienfaisant (1), en créant dans ses terres des établissemens réguliers d'instruction, il voulut lui-même devenir l'instituteur des enfans de son village. Chaque soir, après le travail des champs, on le vit au milieu d'eux, leur donner des leçons de lecture, d'écriture et d'arithmétique; il s'attachait particulièrement à leur enseigner la première des sciences, celle du vrai bonheur, en leur apprenant à aimer la vertu. Ses domestiques avaient part à ces instructions; il ne

(1) M. de Rochow.

se laissa ni rebuter par les fastidieux détails qu'elles entraînaient, ni détourner par ses autres affaires ou par ses propres études. Il associait ses frères à ses touchantes fonctions, il les faisait jouir des douceurs qu'il leur devait; et sa vie se partageait ainsi entre l'accomplissement des devoirs modestes et sublimes, qui appartiennent à une bienfaisance éclairée et aux sentimens de la nature. Que ceux qui méconnaissent le vrai caractère de la philosophie, qui voudraient presque rendre son nom odieux parmi les hommes; que ceux qui l'accusent de s'égarer dans de vaines abstractions, et de n'inspirer à ses disciples qu'un stérile orgueil, arrêtent un instant leur pensée sur ce spectacle; qu'ils contemplent Caffarelli, fait pour tous les genres de succès, sensible à la passion de la gloire, consacré à la recherche de la vérité, et renfermant cependant dans le village

du Falga, l'influence de ses lumières, et mettant son bonheur dans ces soins respectables, qui, sans un concours particulier de circonstances, eussent été toujours ignorés ! Qu'ils apprennent par cet exemple, qu'un bon cœur ne trouve dans les lumières de la raison, qu'un secours de plus pour se satisfaire, et que la vérité toujours est l'amie de la vertu ! Les philosophes eux-mêmes, viendront à leur tour étudier à cette école ; l'exemple de Caffarelli leur rappellera, que le véritable prix de leurs travaux est bien moins dans l'éclat qui les accompagne, que dans leur utilité réelle, c'est-à-dire, leur rapport au bonheur des hommes ; que, si la philosophie nous apprend à bien penser, c'est sur-tout pour nous rendre plus capables de bien faire ; et qu'enfin c'est sur-tout par de bonnes actions, que ses défenseurs doivent la venger des insultes des hommes perfides où aveuglés qui l'accusent.

Le congé de Caffarelli se trouvait expiré; il fut arraché à ces paisibles occupations, et revint exercer à Cherbourg, celles de son état. Il concourut à l'exécution des travaux relatifs aux forts; il fit avec le général Meunier et d'autres ingénieurs, l'examen du prix des travaux. Si les fonctions subordonnées dans lesquelles il était limité, ne lui permirent point d'y donner l'entier essor à ses talens, il eut du moins l'occasion de prouver sa délicate probité, et de déployer une courageuse énergie. En rendant justice aux vues du citoyen Cessart, qui dirigeait ces opérations, il apperçut la négligence que l'administration apportait à la discussion des plans, les intrigues dont elle se laissait entourer; il leur résista avec force, quoique avec peu de succès; il avait deux puissans adversaires à combatre, l'intérêt personnel et la faveur.

Cependant la Révolution avait commencé ; un avenir nouveau découvrait à la pensée toutes les perspectives enchanteresses de la liberté sociale et de la réforme des abus. L'ame de Caffarelli ne pouvait être indifférente à ces sublimes espérances, qui réalisaient tous ses vœux pour la prospérité de la France, et le rétablissement de la dignité de la nature humaine. Je n'ai pas besoin de dire qu'il les saisit avec enthousiasme. Mais il importe de remarquer, qu'avec un cœur qui s'élançait si vivement vers les idées du bien, cet enthousiasme fut cependant, dès le principe, tempéré par la modération et réglé par la sagesse. Également éloigné de la superstition monarchique, et de l'aveugle enthousiasme pour tout ce qui porte la forme de la nouveauté, il avait compris d'abord que la liberté n'étant que la protection égale et commune accordée à tous, doit limiter

les prétentions de chacun ; que rien ne lui est, par conséquent, plus funeste que les abus de cette liberté elle-même. Le premier devoir du citoyen était, à ses yeux, l'amour des lois ; comme le premier fondement des lois était aussi, à ses yeux, la justice. Il développa ces idées dans divers écrits, qui produisirent une impression profonde, parce qu'ils partaient d'une ame émue, et que nous nous voyons avec regret dans l'impossibilité de réunir. Toutes les fois qu'il pût paraître au milieu de ses compatriotes, il y donna l'exemple de ce dévouement, qui fut alors si général, et qu'aujourd'hui même nous ne pouvons nous retracer sans émotion. Nous n'en citerons ici qu'un seul trait entre mille. Il avait formé le projet de renoncer par une remise pûre et simple à tous les droits censitaires qui lui étaient dûs au Falga, en sa qualité de seigneur. Il proposa

cette idée aux autres privilégiés de sa province, afin que la mesure exécutée à la fois, parût être l'effet d'un mouvement unanime. Un grand nombre était disposé à l'accepter; quelques-uns cependant ne la goûtèrent point, d'autres en furent effrayés. On connaîtrait mal Caffarelli, si l'on jugeait qu'il fût arrêté par des considérations personnelles dans l'exécution du bien qu'il avait conçu. Mais on le connaîtrait mal aussi si l'on pensait qu'il voulût jouir seul du mérite qui était attaché à cette généreuse action. Il réfléchit que dans un moment où la fermentation était extrême, l'exemple qu'il aurait donné pourrait attirer une défaveur funeste sur ceux qui n'auraient point eu le courage de le suivre. Il immola la jouissance de la générosité au devoir de la délicatesse; il préféra renoncer à la gloire que cet acte de dévouement lui eût acquise, plutôt

que de s'exposer à prêter par là l'occasion à une injustice, reserve bien remarquable, dans un moment où la popularité était tout, à une époque où tant d'autres n'ont fondé, au contraire, leur popularité que sur l'art de faire naître les soupçons, et de chercher des victimes à la haine publique.

Au commencement de 1789, Du Falga fut choisi par un grand nombre de communes, pour aller, comme leur syndic, les représenter à l'Assemblée indiquée à Toulouse. Peu de tems apès, il parut à l'assemblée Baillagère de Castelnaudari, comme simple député de l'une des plus petites communes de la sénéchaussée. Quoiqu'appelé à se placer dans la classe de la noblesse, il s'honora de siéger parmi les députés du Tiers-État. Membre de la commission chargée de rédiger le cahier des doléances, il proposa à l'assem-

blée une déclaration des droits, la première qui ait été connue, rédigée avec autant de précision que de sagesse, mais qui ne fut cependant point admise, parce que ces idées paraissaient encore prématurées à cette époque. De bons citoyens le portèrent pour député à l'Assemblée Nationale Constituante ; un parti parvint à l'écarter. Il revint exercer la simple fonction de procureur de ce même baillage dont il avait été le seigneur ; il parut jouir, dans l'exercice de ces modestes fonctions, autant qu'il avait paru éloigné de se prévaloir de ses anciens titres. Il ne se borna point à entretenir dans le cœur de ses concitoyens, l'amour de la liberté, et ce respect pour les lois qui lui est essentiellement uni ; il se livra aussi avec ardeur à toutes les améliorations utiles ; il apprit aux cultivateurs qui l'entouraient à perfectionner leurs divers travaux ; il tenta lui-

même toutes les expériences relatives aux nouveaux procédés dont l'introduction pouvait présenter quelqu'avantage ; il fit, dans cette vue, une étude approfondie de l'économie rurale ; il écrivit, dans ses momens de loisirs, divers mémoires sur l'Économie Publique, sur l'Éducation, sur les élémens de la science sociale. Il adressa au comité militaire de l'Assemblée Constituante un plan pour l'organisation de l'armée, riche d'idées, fécond en apperçus, qui portait à la fois un caractère marqué d'originalité, et l'empreinte de ces sentimens élevés qui animaient toutes ses méditations. Il voulait honorer l'état militaire, comme une sorte de magistrature. Le titre de soldat était à ses yeux un honneur accordé aux meilleurs des citoyens. Son travail, établi sur cette base, n'avait guères d'autre défaut que celui de se placer dans une hypothèse trop éloignée des

circonstances du tems présent, défaut qu'on remarquait assez souvent dans les conceptions de Caffarelli, mais qui n'était en lui que la suite des grandes espérances qu'il avait conçues sur le perfectionnement de l'état social, et de la haute idée qu'il s'était faite de l'excellence de la nature humaine. Le bien lui semblait toujours possible; il voyait moins ce qui est que ce qui devrait être. Son plan ne put être mis à exécution; mais il fixa sur son auteur l'attention et l'estime des hommes les plus distingués de l'Assemblée Constituante.

Pendant qu'il consacrait ainsi les heures de sa retraite, les évènemens de la révolution se succédaient avec rapidité. Déjà la France était menacée, et l'on entendait gronder l'orage qui allait bientôt éclater sur l'Europe. Caffarelli demanda et obtint de rentrer en

activité de service. Il fut envoyé à l'armée de Biron en qualité d'Adjoint à l'état-major. Dans la situation difficile où se trouvaient alors les officiers amis de leurs devoirs, il sut se concilier tous les esprits, et accorder le zèle du patriotisme avec le sévère maintien de la discipline. Telle était sa position, lorsque les évènemens du 10 août s'accomplirent et changèrent les destinées de la France. L'armée en avait à peine une connaissance vague, apportée par le bruit public, lorsque les commissaires de l'Assemblée Législative parurent, convoquèrent l'état-major, et exigèrent la prestation du nouveau serment. Caffarelli la refusa, ou plutôt la suspendit. Il ne voulut point engager sa conduite, avant d'avoir fixé son opinion. Esclave de la volonté générale, il ne crut point qu'il lui fut permis de souscrire à un changement, avant qu'elle lui eut imprimé sa libre sanction.

Il opposa seul aux commissairesune résistance énergique et motivée. J'ose le dire ; il n'est pas un républicain sévère qui puisse désaprouver cette réserve, qui ne doive même rendre hommage aux principes qui l'inspiraient ; car c'est sur le respect pour les formes légales que se fonde l'existence des républiques; et le vrai républicain est celui qui se soumet à la volonté générale et non à la force, qui raisonne avant d'obéir. De quelque manière, d'ailleurs, que l'opinion de Caffarelli soit jugée, qui n'admirerait la fermeté avec laquelle il lui demeura fidèle, qui n'admirerait en lui ce trait d'un courage politique, trop souvent distinct de la bravoure guerrière, et beaucoup plus rare parmi les hommes, d'un courage moral qui, puisant toutes ses forces dans l'ame seule, est bien plus sublime encore aux yeux des vrais philosophes !

Caffarelli fut destitué, quoique avec regret, par les commissaires que les ordres dont ils étaient porteurs contraignirent à cette mesure. Il se vengea de cette injustice d'une manière digne de lui. Il s'enrôla comme simple soldat dans une compagnie de grenadiers. Il en fut exclus bientôt après par un décret de l'Assemblée Législative, qui ordonnait à tous les officiers suspendus de s'éloigner de la frontière. Mais rien ne put enchaîner en lui le besoin d'être utile; il servit tour-à-tour la cause de l'amitié, et celle de la patrie. Il accompagna Victor Broglie à Langres, au moment de son arrestation, prit sa défense, et concourut à lui faire rendre la liberté. Il se rendit au camp qui se formait à Paris sous les ordres du général Berruyer, y travailla sans émolumens et avec la simple fonction de dessinateur; revenu à Paris, il coopéra gratuitement dans

les bureaux de la guerre à la correspondance avec les généraux. Il attendait ainsi le jugement d'une accusation portée contre lui dans le sein de la Convention. Elle avait été renvoyée aux comités militaire et de surveillance réunis. Caffarelli parut, soutint avec fermeté les principes de sa conduite, les développa avec une éloquente simplicité, convainquit les juges; ils ne se bornèrent pas à reconnaître son innocence; ils demandèrent qu'un aussi bon citoyen fût rendu à l'armée. Mais le système de suspicion, qui régnait alors, prévalut sur leur témoignage, et leur demande fut écartée.

La loi sur les suspects ayant été rendue, Du Falga vint se réunir à sa famille pour supporter, en commun avec elle, la crise fâcheuse qu'il voyait approcher. Il fut arrêté, en effet, le 5 brumaire an II, avec quatre de ses

sœurs et un de ses frères. Bientôt après, l'ordre fut donné, à Perpignan, de faire éprouver le même sort à deux autres qui combattaient alors dans l'armée des Pyrénées. Il fut conduit à Toulouse, et enfermé dans le couvent des Carmelites, avec son frère Charles, actuellement préfet de l'Ardèche. Loin de se plaindre des mauvais traitemens auxquels les détenus étaient exposés, et qui, comme on le sait, pesaient toujours de préférence sur les amis éclairés de la liberté, il donna l'exemple d'une indulgence sublime pour les erreurs qui les avaient produits. Fidèle à cette philosophie stoïcienne à laquelle il s'était attaché, il prouva que dans la captivité même, son ame demeurait libre, puisqu'il pouvait encore faire le bien ; il consola, encouragea ceux qui partageaient sa situation ; il sut les distraire par sa gaîté, les aider de ses secours dans les démarches

qu'ils firent pour réclamer leur liberté. Il convertit sa prison en un sanctuaire d'étude ; dans la perte de sa liberté, il sembla ne voir que de précieux loisirs acquis pour la méditation ; son génie s'éleva par l'effet même de la persécution qu'il éprouvait ; glorieux de porter les fers de Socrate, il voulut les consacrer comme lui. Cette activité prodigieuse qui l'animait, se concentra toute entière dans la recherche des vérités qui se lient à la prospérité sociale. Il fit des notes sur divers ouvrages de politique et de métaphysique; il rédigea des mémoires sur l'agriculture; il développa, sur la restauration des finances et les moyens de rendre le crédit au papier-monnaie, diverses idées, qui, transmises au représentant Jambon-Saint-André, servirent de base à un rapport qu'il prononça à la tribune de la Convention Nationale. Dans un mémoire sur la manière de conduire

la guerre maritime, il fit sentir combien la nature des circonstances devait changer le système des opérations, et il développa les causes, qui avaient fait échouer jusqu'alors celles qu'on avaient entreprises. Dans un autre travail, sur la guerre continentale, il montra que le succès de nos opérations dépendrait de leur concert, et en indiquant comment il fallait coordonner la marche de nos armées sur les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, il indiqua les premiers principes de cette vaste combinaison, qui a été adoptée depuis cette époque, et dont la sagesse a été prouvée par des victoires. En quinze jours il apprit assez d'Espagnol pour lire l'ouvrage de D. Ustariz, qu'il traduisit presqu'en entier, en l'accompagnant de notes raisonnées, et d'observations critiques. Il composa un ouvrage sur l'Éducation publique. C'était sous son rapport politique qu'il

l'avait particulièrement envisagé, et toutes les institutions qu'il proposait se trouvaient, par conséquent, étroitement liées au système qu'il avait conçu sur la nature et la fin de la société humaine. Il voulait donc que l'éducation publique servit à découvrir, à développer le talent quelque part qu'il se trouvât, à le conduire jusqu'aux plus hauts résultats dont il serait capable, et à lui assurer tous les avantages que mériteraient ses succès. Mais ce qui fixa le plus particulièrement Du Falga dans sa prison, ce qui sembla pendant quelque tems absorber toutes ses facultés, ce fut son Traité sur la Propriété dont il jeta alors les bases, et qui dans la suite l'occupa longtems encore, par les développemens qu'il y ajouta, par les corrections qu'il crut devoir y faire d'après les observations de ses amis. Toutes les parties de cet ouvrage étaient étroitement liées

entr'elles, par une méthode rigoureuse. Il présentait dans un degré éminent, cette clarté d'expression, cette unité de dessein, cette grandeur de vues, qui fesaient le principal caractère des productions de notre collègue. Cependant, il s'était trouvé conduit par la suite de ses idées, à des conséquences qu'il ne goûtait pas; il paraît qu'il s'était renfermé d'abord dans des données trop restreintes et dans des principes trop absolus, et cette faute, dont les meilleurs esprits ne se garantissent pas toujours, loin de pouvoir être rachetée par la logique sévère qui présidait à ses déductions, entraînait nécessairement par la justesse même des conséquences, des applications imparfaites et trop circonscrites. Du Falga ne voyait que dans le travail seul l'origine de la propriété, et par conséquent il voyait en lui seul aussi le titre qui la consacre. Peut-être n'avait-il pas assez

compris

compris, que les choses nécessaires de la vie, sont souvent aussi un bienfait gratuit de la nature, et que les besoins seuls des hommes leur donnent déjà une sorte de droit sur les objets propres à les satisfaire, lorsqu'ils ne sont point encore occupés. Peut-être n'avait-il pas assez médité, combien le respect pour la possession actuelle est nécessaire à la garantie de la propriété elle-même, et au maintien de l'ordre social. Quoiqu'il en soit au reste, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ces idées l'inspiration de cette ame élevée qui, absolument dévouée au bien général, ne pouvait voir dans les jouissances de la vie que la récompense des actions utiles. On admirera aussi cette défiance et cette réserve qui l'empêchèrent toujours, malgré les invitations de ses amis, de publier un travail qui lui avait coûté tant de fatigues, qui pouvait lui assurer un si grand succès; cette espèce de désin-

téressement de ses propres idées, est peut-être de tous le plus sublime, comme il est le plus rare. C'est ainsi que Du Falga oubliait, en s'occupant du bonheur des hommes, les injustices qu'il éprouvait de leur part, et que, dans les dangers même qui menaçaient sa vie, il ne voyait qu'un motif pour en rendre les derniers instans plus utiles.

Mais le 9 thermidor avait lui, et l'arrêt qui menaçait les jours de Du Falga fut suspendu à l'instant même où il allait le frapper. Les portes des cachots se rouvrirent; deux mois après, notre collègue fut rendu à la liberté. Il dût sa délivrance aux soins de son frère Joseph, celui qui maintenant est préfet maritime à Brest. A peine fut-il maître de ses actions, qu'il accourut les consacrer de nouveau à la patrie. Il travailla quelque tems à Paris, sous

le nouveau Comité de Salut public, à l'exécution de ces plans militaires, sur lesquels il avait présenté déjà des vues si lumineuses : delà il se rendit avec le représentant Gillet, à l'armée de Sambre et Meuse. Ce vaste théâtre semblait nécessaire à son impatiente activité. Le passage du Rhin à Dusseldorff fut dû en grande partie à ses travaux. Kléber et lui passent dans un batelet, à la tête de l'armée, et à la vue de l'ennemi; ils débarquent sur la rive opposée; ils y essuyent le feu redoublé de la mousqueterie; l'armée française, témoin de ce noble exemple, se hâte d'y répondre, et le sein de l'Allemagne est ouvert à nos braves. C'est pendant le cours de cette campagne que se forma l'amitié qui l'unissait à Kléber, amitié fondée sur l'estime, et digne en tout de deux héros. Qui eût dit en les voyant se rencontrer ainsi au champ d'honneur,

et concourir aux mêmes exploits, qu'ils périraient un jour aussi dans le cours de la même conquête! Je ne suivrai point Du Falga dans les opérations de cette campagne, dont on se rappelle le début glorieux et la fin désastreuse. Le 16 frimaire an IV, l'armée, dans sa retraite, approchait des bords de la Nahe, lorsque, pour en protéger le mouvement, Du Falga demanda un bataillon, et se porta avec de l'artillerie sur une hauteur. Pendant que sa contenance assurée en imposait à l'ennemi, un boulet l'atteignit à la jambe gauche, à côté du général Marceau. Emporté pendant huit heures de suite sur deux fusils par des grénadiers, au milieu d'une nuit épaisse, et par le tems le plus affreux, il ne proféra pas la moindre plainte. Ce fut à Kreusnach seulement, qu'on pût lui mettre le premier appareil; le lendemain on lui fit l'amputation de la

jambe. Il est inutile de dire avec quel sang-froid il en supporta la douleur ; le courage qu'il avait montré à douze ans, annonce assez ce qu'il devait être alors; mais un trait que l'histoire recueillera, qu'elle placera à côté des actions les plus héroïques des Spartiates et des Romains, c'est qu'oubliant ses souffrances, et ne songeant qu'aux périls de l'armée, à peine l'opération était finie, qu'il demanda à écrire, et adressa, de sa propre main, au général Marceau, une lettre détaillée sur les moyens qu'il jugeait les plus propres à contenir l'ennemi. Son héroïsme obtint la récompense la plus digne de lui ; son conseil fut suivi, et le détachement fut sauvé.

Dans ce moment critique, son ame présente à tout, n'oublia point sa famille ; il ranima une seconde fois ses forces ; il écrivit à ses frères, pour

les rassurer, une lettre dans laquelle il plaisantait avec une sérénité stoïque sur l'accident qu'il avait éprouvé. Peu s'en fallut cependant qu'il n'eût les suites les plus funestes. L'ennemi avançait ; Du Falga fut transporté à Luxembourg par les soins de son frère Auguste, avec des peines incroyables, dans une saison rigoureuse, au travers d'un pays de toutes parts occupé par l'ennemi. On eût dit, à la gaîté qui l'animait, que cette fuite cruelle n'était qu'un voyage de plaisir. Il fut porté sur un brancard pendant plusieurs jours, et la fatique qu'il en ressentit lui aurait coûté la vie, si les soins généreux de l'amitié, et les talens du chirurgien David, n'avaient, par une espèce de prodige, calmé enfin ses souffrances, et assuré, après neuf mois, sa guérison.

Malheur à celui qui, en comparant

ici le dévouement que Caffarelli déploya pendant cette pénible campagne, à sa conduite en 1792, à sa détention pendant l'an II, ne sentirait pas tout ce que ce rapprochement a de sublime, et ne serait pas pénétré des instructions qu'il nous laisse! Quelle digne réponse à ceux qui cherchent dans les excès commis au nom de la liberté, une occasion pour accuser la liberté elle-même! Quel exemple de l'oubli généreux dans lequel un bon citoyen doit laisser les injustices qu'il a souffertes, lorsqu'il peut encore être appelé à faire le bien! Quelle preuve éloquente de l'indissolubilité des liens qui unissent une ame noble à la cause de son pays! Ainsi Phocion et Camille, proscrits par Athènes et Rome, étaient accourus pour la servir à l'heure du péril. Du Falga n'avait jamais été attaché à aucun parti; l'amour de la liberté fut,

en lui, inaltérable, parce qu'il était pur. Aussi, ses opinions respiraient en même tems cette modération qui toujours est la compagne de la constance et de la véritable énergie. Il sut s'élever au-dessus des préventions injustes, et faire de légitimes exceptions aux applications trop générales. Un de ses amis intimes, forcé de chercher sur une terre étrangère un asile contre la proscription, se trouvait confondu avec ceux que les lois repoussaient du sein de la patrie; Du Falga ne fut ni réfroidi par l'absence, ni retenu par des craintes personnelles; il ne crut pas que dans un pays libre, ce put jamais être un crime, d'être fidèle et généreux, et que des lois de circonstance pussent enchaîner, dans le cœur de l'homme de bien, les sentimens consacrés par la raison et par la nature. Il chercha à réparer, en quelque sorte, envers son ami, l'injustice des évènemens. Dans une

correspondance assidue, il lui adressa les seules consolations capables de soutenir un cœur sensible contre les tourmens de l'exil, celles de la vertu et de l'amitié. Il fit tous ses efforts pour lui rouvrir l'accès de la terre natale; il ne réussit point alors; mais le testament de l'amitié a du moins trouvé un exécuteur, et le premier magistrat de la république a consolé les mânes de Caffarelli, en souscrivant au seul vœu qu'il eût formé, pour obtenir une récompense de son zèle.

Cependant la sulutaire loi du 3 brumaire an IV, avait relevé, en le réformant, l'édifice de l'instruction publique; l'Institut national se formait, et l'on appellait en quelque sorte à cette belle confédération, des députés de toutes les régions qui composent le vaste territoire des sciences humaines. Plusieurs d'entre vous, citoyens

collègues, avaient lu, médité les travaux de Caffarelli, en avaient apprécié les vues; vous ne crûtes point que leur publication fût nécessaire à votre suffrage, et que la modestie de l'auteur pût rien ôter à ses mérites. Vous l'associates à la section de l'Analyse des sensations et des idées; vous aviez remarqué dans son ouvrage sur l'Éducation publique, plusieurs apperçus propres à reculer les limites de ces connaissances; vous aviez reconnu dans tous ses travaux un esprit nourri de l'étude de la vraie Métaphysique, de cette science, que les esprits superficiels redoutent, dont les esprits faux abusent, mais dont les hommes sages apprécieront toujours le mérite; de cette science que tous les penseurs appliquent, quelquefois même sans le savoir, parce quelle n'est au fond que la théorie des bonnes méthodes, et l'art qui apprend à en faire usage.

Caffarelli était alors au Falga, où les incommodités, suites de ses blessures, l'avaient forcé de se retirer. Il y avait repris ses bienfaisantes occupations; il y jouissait du bonheur qu'il appréciait le plus, celui d'être entouré de sa famille, lorsqu'il apprit le retour du vainqueur de l'Italie. Il désirait le voir, l'entendre. Il prévoyait que de grandes entreprises allaient se former, et il brûlait d'y concourir. Ici, je laisserai raconter à son frère un de ces traits qui peignent le mieux son caractère, et la tournure originale de ses expressions : « Peu de jours avant son
» départ, j'allais (c'est son frère qui
» parle (1)), à quelques lieues de là,
» terminer une affaire dont-il m'avait
» chargé. J'étais à cheval. — Charles,

(1) Extrait des notes qui m'ont été adressées par le cit. Charles Caffarelli, Préfet de l'Ardèche.

» descends, s'écrie-t-il; j'ai quelque
» chose à te dire. — Je descends. —
» Monte moi à cheval. — Malgré
» mes observations je suis obligé de le
» faire, (on se rappelle qu'il était
» privé d'une de ses jambes) ; à peine
» est-il en selle qu'il pousse son cheval
» au grand galop, et revient de même;
» j'étais pétrifié. Quand il est à terre;
» — allons, mon ami, me dit-il, je
» peux faire encore une charge.

» Mes yeux se remplirent de larmes,
» continue son estimable frère, et
» nous prévîmes dès-lors avec douleur
» que nous ne le reverrions plus ».

Peu de jours après, le 28 fructidor an VI, Du Falga partit en effet pour Paris; ses vœux furent satisfaits; il obtint de connaître le héros dont la renommée l'avait attiré; il acquit son estime, fut admis à la confidence des

grands desseins qu'il méditait, et associa sa fortune à celle de cet homme étonnant, qu'il prévoyait dès-lors devoir fixer un jour les destinées de la France. Il est douteux que les premières idées de Du Falga se fussent fixées sur l'Egypte; mais lorsque ce plan fut arrêté, il saisit avec ardeur les espérances qu'il présentait aux amis de l'humanité. Il y vit moins encore un projet de conquête, que la perspective d'ajouter nu nouveau domaine à la civilisation et aux lumières. Son ame souriait à la pensée de reporter les sciences humaines, dans les contrées qui en furent le premier berceau, et de faire retentir sur les rivages de l'Asie et de l'Afrique, l'auguste appel de la raison et de la liberté. Les dangers de l'entreprise, ceux qu'y ajoutaient pour lui la privation d'un de ses membres et la faiblesse de sa santé, ne furent point capables de l'arrêter. A l'exemple de tous les

grands cœurs, son dévouement et son courage croissaient encore, en raison même des obstacles.

Kléber, à la même époque, se trouvait aussi à Paris, condamné à une inaction involontaire. Du Falga allait souvent le voir dans sa retraite de Chaillot, il sentit que la tristesse dont il était affecté, et l'état de souffrance dans lequel sa santé paraissait être, tenait à ce repos forcé. Il lui parla de l'Egypte, le vit s'enflammer à cette idée, et Kléber fut acquis à l'armée d'Orient, qu'il devait conduire à la victoire, mais à laquelle il devait causer tant de regrets.

Déjà la demeure de Caffarelli était devenue un des centres les plus actifs de l'expédition qui se préparait. Une foule de citoyens dévoués, de toutes les classes, briguait l'honneur de s'associer à cette entreprise, et le caractère

français s'exaltait encore, parce qu'elle semblait offrir de mystérieux et de d'extraordinaire. Chargé en chef de la direction du génie, Du Falga s'attacha d'abord à faire un choix d'officiers capables de le seconder, et de réunir les plans et les instructions dont il prévoyait la nécessité. Mais il ne borna point là ses travaux; il chercha aussi à s'assurer tous les moyens de transporter les élémens de notre industrie dans la colonie nouvelle, soit pour satisfaire aux besoins de l'armée, soit pour accélérer cette civilisation des peuples orientaux qui était, dans cette expédition, sa pensée dominante. Parfaitement d'accord dans ces vues, avec le Général en chef, et investi de toute sa confiance, il voyait chaque jour se réunir autour de lui, ces savans et ces artistes, qui dans un mouvement généreux, semblèrent vouloir lutter, avec nos guerriers, de dévouement et d'héroisme.

L'un des chefs du Conservatoire des arts et métiers (1), travailla quinze jours avec lui, et s'étonna autant de son infatigable activité, que de l'universalité de ses connaissances. Il forma avec son secours une collection de dessins et modèles de tous les métiers, machines et instrumens connus parmi nous, collection la plus précieuse qui jamais ait été faite en faveur de l'industrie, et qui fut encore enrichie de plusieurs des trésors que le génie et la bienfaisance de Vaucanson ont légués à la France. Ce fut à cette occasion, que Du Falga se lia avec le cit. Conté, et reçut l'engagement de cet artiste célèbre qui, après avoir concouru si puissamment, par ses découvertes, aux

(1) Le cit. *Molard*, que son zèle et ses lumières ne permettent jamais de citer sans éloges, quoique son extrême modestie soit toujours empressée à les fuir.

progrès

progrès de notre industrie, l'a naturalisée presque entière, par une sorte de prodige, sur les rivages de l'Afrique.

Ce moment sembla être dans la vie de Du Falga, le premier où l'activité de son ame, eût enfin trouvé à se satisfaire. Il jouissait à la fois de ses occupations et de ses espérances. Ce qui eût accablé tout autre, le mettait à sa place. Il aimait à voir cette espèce d'alliance entre l'agitation guerrière des préparatifs militaires, et le mouvement pacifique de tous les arts utiles qui semblaient vouloir rassurer les peuples de l'Orient contre la terreur de la conquête, et la changer pour eux en un bienfait.

Tout était prêt, et Toulon voyait arriver de toutes parts dans ses murs l'élite des guerriers français. On sait que ce fut le 29 prairial que mit à la voile la flotte qui les conduisait aux

plus glorieuses entreprises. Caffarelli monta le vaisseau à trois ponts l'*Orient*. Le 22 on était devant l'île de Malthe; le 30, cette île était conquise, soumise aux lois françaises, et son administration organisée. Caffarelli fut presque toujours aux côtés du Général en chef pendant cette opération. Il se trouva à presque toutes les affaires qu'occasionna la résistance des insulaires. Il repartit le premier messidor avec Bonaparte. Les 12 jours qui composèrent cette nouvelle traversée, furent remplis comme ceux de la première, par des entretiens du plus haut intérêt, sur les affaires de l'Europe et les nouvelles destinées de l'Orient, sur les parties les plus profondes des connaissances humaines, et en particulier sur les sciences politiques. Caffarelli exposait ses idées sur la nature et le but de la société, repliquait aux objections quelles faisaient naître; il

exposait ses vues sur la civilisation des nations barbares dont bientôt on allait être environné, et trouvait toutes les ames du moins en accord avec la sienne. On éprouve une émotion involontaire, lorsqu'on contemple ainsi au milieu de ces mers couvertes d'ennemis, les hommes les plus précieux à la France, placés entre les sacrifices qu'ils venaient de faire, et les dangers qu'ils allaient courir, conversant ainsi sur toutes les vérités utiles, avec autant de sérénité et de méthode qu'eussent pu faire les sages de la Grèce, sous le Portique, ou dans la belle avenue des Propylées. Il semble que nos ennemis eux-mêmes n'auraient pu s'empêcher de s'arrêter par un mouvement de respect devant ce spectacle sublime offert au monde par l'alliance du courage et du génie. Du moins une providence tutélaire les écarta, et les Françaisdébarquèrent le 14 messidor,

sur les mêmes rivages près desquels, six siècles auparavant, leurs ancêtres leur avaient laissé des malheurs à venger, et une gloire à maintenir.

A une heure du matin, Bonaparte était sur la plage avec une partie des divisions Bon, Kléber et Menou. Dès que ses troupes sont formées, il se met lui-même à pied, à la tête de l'avant-garde, accompagné de l'état-major et des généraux. Caffarelli était du nombre, et veut le suivre. Le Général en chef lui ordonne d'attendre qu'on aie pu débarquer un cheval pour le porter. Caffarelli se refuse à une exception qui lui eût enlevé la jouissance d'être des premiers à donner l'exemple. Sa jambe de bois ne peut retarder sa marche. Il traverse, avec l'avant-garde, le désert de trois lieues qui sépare le point du débarquement, d'Alexandrie, au milieu des sables mouvants qui doublent pour

lui la fatigue de cette course. Presque seul dans l'intervalle de deux détachemens, il voit accourir un corps d'Arabes; il oublie sa propre sûreté, pour avertir des tirailleurs écartés du danger qui les menace. Il a eu la gloire de n'être point devancé au poste d'honneur; il a le plaisir d'entrer des premiers dans les murs d'Alexandrie, épouvantée d'abord de l'audace du vainqueur, et rassurée bientôt par sa clémence.

L'armée repart d'Alexandrie le lendemain du jour où elle l'avait conquise. Elle marche pendant cinq jours dans le désert, dans la saison la plus chaude de l'année, sur un sol brûlant, privée d'eau, et dans la disette la plus absolue des provisions, que la célérité du départ n'avait point permis de recueillir. Du Falga la suit dans cette pénible route, il veut partager toutes les privations, il donne aux soldats

l'exemple de la patience ; sa gaîté toujours soutenue, la sérénité de son visage, adoucissent, pour ceux qui l'entourent, l'horreur de cette situation. Déjà le Caire est soumis ; Bonaparte, suivi des généraux Menou, Bon et Régnier, vole sur les traces d'Ibrahïm-Bey à Belbeys, et à Salèhié, à la tête d'une avant-garde de cavalerie ; il s'est précipité au milieu des Mamelouks, et nos braves sont de toutes parts environnés des ennemis. Caffarelli est encore là ; au moment critique où le 7me. de hussards est assailli par un corps bien supérieur en nombre, Caffarelli charge des premiers, et a son pistolet brisé dans la main. La petite troupe de nos guerriers repousse de tous côtés les barbares, et ressemble à un vaisseau solidement construit qui, saisi au milieu de l'Océan, par une tempête, méprise le tumulte des vagues, et continuant sa route, s'élève triomphant sur le dos des mers.

Du Falga, de concert avec le Général en chef, avait arrêté le plan des fortifications nécessaires à la défense de Salèhié et de Belbeys; il avait dirigé les ouvrages construits au Caire. Accoutumés à le voir diriger tous les travaux, les Egyptiens avaient fixé particulièrement leur attention sur lui, et à la révolte du Caire, ils voulurent aussi lui faire sentir, d'une manière plus marquée, leur vengeance; sa maison fut investie des premières, et attaquée avec une fureur qu'excitait encore la persuasion où la foule était qu'elle serait remplie de trésors. Son ignorance avait pris pour de l'or tous les instrumens de mathématiques et d'astronomie qu'elle y avait vu transporter. Ces précieux objets, et tout ce que renfermait la maison de Du Falga devint la proie du pillage. Pendant ce tems, il se trouvait au quartier-général, où il était accouru dès le premier bruit de

l'émeute, bien plùs occupé des dangers de l'armée que de ses propres intérêts. C'est là qu'il vit arriver les restes d'une poignée d'amis et de serviteurs fidèles, qui, après avoir défendu long-tems sa demeure par des prodiges de valeur, s'étaient fait jour au travers des insurgens, et avaient ainsi traversé toute la ville. Le lendemain, comme un de ses amis lui exprimait ses regrets sur la perte inappréciable qu'il avait faite de ses effets, et de tant de matériaux de toute espèce qu'il ne pouvait plus remplacer. « L'armée, répondit-il, » et l'Egypte ont été sauvées. »

Cependant les opérations militaires ne pouvaient faire oublier à Caffarelli les autres vues qui l'avaient conduit en Egypte, et son activité lui permettant d'embrasser les objets les plus disparates, il sut trouver des loisirs pour concourir à tous les établissemens

utiles. Il fut un des fondateurs de cet Institut d'Egypte, qui éclaira des lumières de la sagesse, le théâtre de nos victoires. Il travailla à son organisation, et prit une part active à tous les travaux qui l'occupèrent. Il fut appelé à diverses commissions nommées pour la construction des moulins, les améliorations des fours employés pour la cuisson du pain, le rassemblement ou la nomenclature des monumens antiques, les moyens d'assurer les approvisionnemens d'eau, si nécessaires dans ces contrées, etc. Il seconda le Général en chef dans ses vues pour l'établissement d'une compagnie de commerce, d'une bibliothèque, d'un observatoire, et d'un atelier de mécanique, établissement auquel il portait le plus vif intérêt, et que la révolte du Caire détruisit presque à sa naissance. Il aimait à se réunir souvent aux savans et aux artistes ; à recueillir leurs

vues, à leur proposer les siennes, et ce commerce réciproque de confiance et d'estime, faisait la principale jouissance de sa vie. Dans toutes les mesures politiques qui furent adoptées, il vota constamment pour faire traiter avec modération les naturels du pays; il se fit, en quelque sorte, leur protecteur, et il eut le bonheur de trouver dans la sagesse du Général en chef des dispositions propres à encourager son zèle pour une cause aussi touchante. Il continuait à méditer ses plans de colonisation, d'instruction; il examinait les moyens de les appliquer; il ne les trouva point aussi faciles qu'il l'avait espéré dans l'origine. Mais, impatient de faire le bien, il créa du moins une institution qui s'accordait avec tous les besoins de son cœur. Il imagina de réunir les jeunes mousses qui avaient échappé à la destruction de la flotte; il en forma une école qu'il soumit à

de sages règlemens, et qu'il voulût diriger lui-même. Il y fit entrer aussi quelques enfans du pays dont il se proposait d'augmenter successivement le nombre; ainsi, il préparait à la fois, à la colonie française, une pépinière de sujets utiles; et il ouvrait une source d'instruction pour les peuples de l'Egypte.... Cet établissement naissant avait un trop grand besoin de sa surveillance, pour pouvoir se passer de lui, et il n'a point survécu à son auteur.

Le désir de reconnaître par lui-même un des points les plus importans de la géographie de l'Orient, et l'un des plus célèbres théâtres du commerce des anciens peuples, avait engagé Bonaparte à se rendre à Suez, le 4 nivôse an VII, avec les citoyens Monge, Bertholet et Costaz; Du Falga l'avait accompagné dans ce voyage. La curio-

sité les conduisit à la fontaine de Moyse, située à trois ou quatre lieues de Suez, sur le territoire de l'Asie. On avait traversé la mer Rouge, près de Suez, à un gué qui n'est praticable qu'à la marée basse. Au retour, la marée s'étant élevée, il fallut s'écarter du rivage; mais le guide s'égara dans des marais bourbeux, dont le passage était très-étroit; plusieurs chevaux s'enfoncèrent au point qu'ils n'en purent sortir; celui de Cafarelli, engagé, reste en arrière; il courait le plus grand danger; deux guides du général l'apperçoivent, et essayent d'arriver jusqu'à lui. » Amis, leur » crie-t-il, il n'y a aucun moyen de » se dégager d'ici; éloignez-vous, et » n'enlevez pas trois hommes à la pa- » trie, lorsque vous pouvez en sauver » deux ». Mais il parlait à des soldats français, et leur générosité, excitée encore par ce langage, repoussa son conseil, et parvint à sauver sa vie, cette

vie qui promettait encore de si grandes choses ; mais qui, pour le malheur de la France, devait bientôt toucher à son terme.

L'expédition de Syrie avait été résolue ; et l'armée française allait attaquer dans leur centre les forces qui menaçaient ses conquêtes. Bonaparte part du Caire le 22 pluviôse ; le 7 ventôse il était à Kan-Iounes, et avait traversé soixante lieues de désert. Cafarelli commandait la division du génie ; il assista au siège et à la prise de el-Arich, de Ghazah, de Jaffa, de Caiffa et des autres postes fortifiés dans lesquels l'ennemi essayait de fermer la route de Saint-Jean-d'Acre. Le 28 on est devant la place ; le 29, les généraux Caffarelli et Daumartin font la reconnaissance de la place ; le 30 la tranchée est ouverte. Chargé de diriger les travaux du siège, Caffarelli croyait devoir

donner aussi l'exemple du dévouement et de la bravoure. Il passait presque toutes les nuits à la tranchée, prenait à peine pendant le jour quelques momens de repos, et allait au devant de tous les périls. Il oubliait que si l'exemple d'un officier est utile aux soldats qu'il commande, sa conservation n'est pas moins précieuse, lorsque des fonctions importantes lui sont confiées, et qu'un juste ménagement de sa valeur, est alors un nouveau mérite, et un premier devoir. Le Général en chef et ses amis se réunirent plusieurs fois pour le lui rappeler, quoique sans succès. Un secret pressentiment semblait leur annoncer le malheur qui les menaçait. Pendant une de ces nuits laborieuses, s'étant avancé trop près de la ville, au moment où il donnait un ordre, une balle l'atteignit, et lui cassa le bras qu'il élevait. On lui fit l'amputation ; la plaie avait pris un caractère favorable ;

on espérait, lorsque l'extrême sensibilité de son ame vint empoisonner cette vie que les soins de l'art, peut-être, nous auraient conservée. Placé près du camp, entendant les cris répétés des combattans, voyant que le siège traînait en longueur et présentait des obstacles qu'il avait été impossible de prévoir ; sentant, enfin, arriver jusqu'à lui, les gémissemens d'un jeune officier, pour lequel il avait conçu l'amitié la plus vive, et qu'une blessure mortelle condamnait à de cruelles souffrances (1), il ne pût résister au chagrin qui l'affectait, et sa blessure tout-à-coup présenta les plus funestes présages. Si la douleur d'une telle perte, permettait de s'appé-

(1) Le Cen. *Say* frère du Tribun, Chef de l'état-major du Génie, qui donnait par son caractère et ses talens les plus hautes espérances, et qui ne survécut que de peu de jours à Du Falga.

santir sur les circonstances qui l'accompagnèrent, je rappellerais que dans une sorte de délire, qui précéda ses derniers instans, il se crut, en quelque sorte transporté en France, près du Directoire qui la gouvernait alors, et plaidant devant lui, avec une éloquente ardeur, la cause de l'instruction publique, il fit sentir que c'était sur cette base que devait être établie la restauration des mœurs nationales. Ainsi les sentimens habituels qui animaient sa vie, semblaient s'ouvrir un passage involontaire au milieu du trouble de ses sens, et le langage de la vertu survivait, en quelque sorte, sur ses lèvres, au souffle même de l'existence. Une impression de respect avait retenu dans le silence ceux qui l'entouraient. Ils levèrent les yeux sur lui, et Caffarelli n'était plus.

Le 8 floréal fut le jour qui enleva, à l'armée

l'armée, un de ses plus braves chefs; à l'Egypte, un de ses législateurs; à la France, un de ses meilleurs citoyens; aux sciences, une de leurs plus précieuses espérances; à l'humanité, un de ses plus zélés défenseurs. le deuil fut universel; de touchantes bénédictions consacrèrent ses vertus, d'honorables larmes coulèrent sur son tombeau. Le général en chef fit embaumer son cœur, et voulut l'emporter avec lui, comme une image du respect qu'il avait conçu pour les sentimens qui animaient ce héros. Il n'a négligé aucune occasion, pour acquitter envers sa mémoire la dette de la patrie. Une commission fut nommée pour recueillir ses manuscrits; et les méditations de l'homme de bien furent placées sous la garde du génie. Caffarelli n'avait jamais voulu livrer aucun de ses travaux à l'impression, soit parce qu'il n'avait point eu la patience de les

revoir, pour leur donner toute la correction désirable, soit parce qu'il ne les considérait que comme des matériaux préparés pour un plus grand édifice. Souvent même il transmettait à d'autres le fruit de son travail, et les en laissait jouir ; peu lui importait, pourvu que le bien fut opéré, et que son but fut atteint.

Caffarelli mourut pauvre, comme il avait vécu ; sa vie était non-seulement frugale, mais austère ; il s'oubliait constamment lui-même ; il semblait jouir dans les privations, et méprisait les plaisirs comme les richesses. Ce sévère stoïcisme lui laissa le moyen d'être généreux, et chaque jour il faisait jouir les malheureux des retranchemens qu'il s'était imposés. Il vécut dans le célibat ; il y conserva des mœurs pures. Ce n'est pas qu'il fut retenu dans cet état par l'amour de l'indépendance, et bien moins encore

par l'insensibilité.. Il avait du goût pour la société des femmes, il savait leur plaire; mais ses prévenances pour elles étaient la suite de son estime; elles aimaient en lui ses égards autant que sa gaîté. Une d'entr'elles avait fixé son cœur, mais ne répondit point à ses espérances. Dès ce jour il renonça à l'hymen, et chercha sa consolation dans les soins qu'il prit pour l'établissement de sa famille.

Les idées morales de Caffarelli étaient la conséquence de toute sa vie. Elles étaient grandes et simples comme son caractère. Il voyait dans la destination de l'homme, le principe qui sert de règle à la moralité de ses actions; et les préceptes de la vertu, comme ils n'étaient en lui qu'un besoin de son ame, n'étaient aussi, à son jugement, que la voix même de la nature. Les idées superstitieuses

répugnaient à sa raison, l'absolu scepticisme à son cœur. Il aimait à rapporter l'ensemble des phénomènes de l'Univers à l'influence d'une cause bienfaisante et sage, dans laquelle il trouvait réalisées ces idées du meilleur absolu, qui étaient le terme ordinaire de sa pensée, et sous la protection de laquelle il plaçait les destinées de la vertu. Il aimait à étendre au-delà des confins étroits de la vie, la carrière de ses espérances ; son ame avait, si on peut dire ainsi, un besoin immense de l'avenir. Le trait dominant de son caractère, était un desir ardent du bonheur des hommes, une sorte de générosité impatiente, qui allait au-devant de tout ce qui était bon et utile, et ne pouvait jamais se satisfaire. Ce sentiment, développé en lui par une vive sensibilité, et par une imagination féconde, avait quelque chose d'exalté, de passionné, et

presque de sur-humain, qui imprimait un profond respect à tous les amis de la vertu, et causait aux autres un mouvement de surprise. Les gens du monde, qui le trouvaient si loin d'eux, le croyaient presque hors de la nature. Pour lui, quoiqu'il trouvât facile tout ce qui était grand, quoiqu'il fut fidèle à tout ce qu'il croyait vrai, il fut toujours plein d'indulgence pour les fautes d'autrui, et de tolérance pour leurs erreurs.

Je reviens involontairement, citoyens Collègues, sur l'image d'un caractère, que nos paroles affaiblissent sans doute, au lieu de le peindre. Mais l'ame cherche dans le spectacle de ces touchantes vertus, une consolation qui adoucisse l'amertume de cette perte; mais il y a dans ce mélange de l'héroïsme guerrier, et du dévouement civique, d'une

haute philosophie, et d'une pratique modeste de toutes les bonnes actions; il y a, dans cet accord du génie et de la bonté, je ne sais quel charme puissant qui attache, et qui porte au fond du cœur un sorte d'attendrissement religieux. On se retrace avec émotion les souvenirs de ces hommes excellens dont Plutarque a fait l'histoire; on leur compare la vie de Du Falga; cette vie, qu'un Plutarque eût tant aimé, et qu'un Plutarque eût dû écrire. Hélas! pourquoi faut-il, qu'interrompue au milieu de son cours, elle nous laisse tant de regrets, à côté de tant de modèles! Que n'est-il ici, le bon Du Falga, recueillant enfin le fruit de son dévouement; développant en paix la suite de ses méditations; témoin d'une restauration générale qui satisferait son cœur, d'une paix glorieuse pour laquelle il avait versé son

sang, d'une administration éclairée, dont tous les hommes qu'il estimait dirigent les principaux ressorts ! Que dis-je ! Et privés à jamais de lui, que ne nous est-il permis du moins de recueillir sa dépouille, et d'aller ensemble saluer la tombe qui l'enferme ! Ici, une pensée amère vous saisit; vous mesurez avec tristesse la distance qui nous sépare du lieu où il repose; vous frémissez d'imaginer que le sol qui le couvre n'est pas même conservé à la liberté; qu'il est foulé par les barbares qui habitent ces déserts; que ces mêmes hommes, auxquels il voulait porter les bienfaits de la civilisation, insultent peut-être à sa cendre..... Mais non, vous l'espérez, et cette espé-espérance vous est chère, que bientôt elle s'arrêtera, cette effusion de sang, qui désole des contrées, jadis si florissantes; que, comme vainqueurs,

ou comme amis, les français reviendront un jour visiter les bords de la mer Rouge, porter au tombeau de Du Falga le tribut de leur souvenir, et peut-être y jurer, avec les peuples de l'Orient, le pacte d'une heureuse fraternité, et la paix de l'Univers (1).

---

(1) A l'instant où l'on imprimait ce discours, prononcé il y trois mois, nous apprenons qu'un traité glorieux réalise ces espérances; que l'Egypte, si elle n'est plus occupée par nos armées, est ouverte à notre commerce; que la paix y conduira les Français qu'y aurait conduits la victoire; et, sans doute, on est fondé à croire que les semences d'instruction laissées par nos Sages, que l'admiration excitée par nos braves; que des communications libres et répétées, réaliseront, dans ces contrées, les vœux des amis de l'humanité, sinon d'une manière aussi rapide que par la conquête, au moins d'une manière, et plus douce, et plus sûre.

Pour nous, cherchons à lui rendre ici les honneurs qui dépendent de nous; recueillons ses pensées, puisque c'est là tout ce qui nous reste de lui ; composons-lui un monument des vérités et des exemples qu'il nous a laissés, et préparons à sa mémoire l'hommage le plus digne de lui, en les faisant servir à former des hommes qui lui ressemblent !

FIN.